

Mme Prudence sut bientôt que M. et Mme de Vauclair recevaient souvent un étranger que l'on appelait don Ramon Albarès, lequel demeurait rue de Rivoli, à l'hôtel Meurice, et n'était autre que M. le marquis de Mimosa, gendre du général de Vauclair.

Mme Prudence aurait bien voulu savoir pourquoi le marquis se faisait appeler don Ramon Albarès, mais on ne put le lui dire. Après tout que lui importait ? Ce qu'elle savait lui suffisait, elle pouvait agir.

Cependant, avant la visite qu'elle allait faire au marquis, elle jugea nécessaire d'avoir un entretien avec Georgette afin de la préparer à la grande et heureuse surprise qu'elle lui ménageait, car elle n'avait pas encore dit à la jeune fille qu'il était possible qu'elle retrouvât un jour sa famille.

Or un soir, après la leçon qu'elle venait de donner à Georgette, elle lui dit :

—Ma fille, permettez-moi de vous adresser une question qui m'est souvent venue sur les lèvres.

La jeune fille parut tout interloquée et la regarda avec surprise.

—N'avez-vous jamais pensé, reprit-elle, à vos parents inconnus ?

—Oh ! si, ma mère, souvent.

—Alors vous vous êtes dit que vous ne deviez pas être sans famille, et, certainement, vous vous êtes demandé par suite de quelles circonstances vous aviez été abandonnée.

—Oui, je me suis livrée à bien des suppositions.

—Touchant à votre abandon et le mystère dont votre naissance est enveloppée ?

—Oui, ma mère. Oh ! j'aurais bien voulu savoir qui étaient mes parents, et j'ai souvent versé des larmes en pensant à celle qui m'a mise au monde. Je ne puis admettre qu'elle ait voulu se débarrasser de son enfant ; j'aime mieux croire que je lui ai été enlevée et qu'il y a un mystère dans mon abandon.

Assurément, on a voulu se débarrasser de moi, mais ce n'est pas ma mère, oh ! non, non !... On a voulu que je ne connusse jamais ma famille, on a voulu me perdre, et ce qui l'indique bien, c'est le soin que l'on a mis à enlever de mon linge les marques qui auraient pu être des indications ; et puis, c'est que l'on a plus revu jamais cet homme qui m'a apportée à La Palud et m'a laissée dans une étable à moutons.

—Georgette, est-ce que vous avez perdu tout espoir de savoir un jour où vous êtes née et de qui vous êtes née ?

—Oui, ma mère. Je ne puis espérer cela, après tant d'années écoulées.

—Qui sait ? ma fille. Il y a dans la vie des hasards si singuliers.

La jeune fille eut un doux sourire et secoua la tête.

—Voyons, ma chère enfant, reprit Léonie, ne seriez-vous pas contente si l'on venait vous dire que l'on a découvert le secret de votre naissance ?

—Oh ! si, ma mère, je serais contente, heureuse, car je ne serais plus la Georgette sans nom et sans famille que votre fils aime et à qui vous et M. Lebrun avez ouvert les bras ; mais...

—Vous ne croyez pas que cela soit possible ? Pourtant, ma fille, cela peut arriver.

Georgette resta un peu silencieuse, pensive. Puis, se redressant et regardant Mme Prudence avec ses grands yeux doux et timides :

—Déjà, dit-elle, on est venu me dire à Montlhéry que j'étais née en Espagne ; que mon nom n'était pas Georgette, mais Thérèse ; que l'on me ferait retrouver ma famille et qu'une grande fortune dont on m'avait dépouillée me serait rendue.

—En vérité, s'écria Léonie jouant la surprise, on vous a dit cela à Montlhéry ?

—Oui, ma mère.

—Mais qui ?

—Un homme que je ne connaissais pas et que je n'ai plus revu, bien qu'il m'ait dit qu'il reviendrait.

—Qu'avez-vous pensé des paroles de cet homme ?

—Pendant deux ou trois jours j'ai été fort troublée ; puis j'ai pensé que ce que m'avait dit cet homme n'avait rien de sérieux ; que, sans doute, il avait voulu se jouer de moi et, peu à peu, l'impression produite en moi par ses paroles s'effaça.

—Ma fille, comment ne m'avez-vous pas déjà parlé de la visite que vous a faite cet inconnu ?

—Je ne croyais pas devoir vous parler de ces choses auxquelles je ne croyais pas.

—Mais, mon enfant, si cet homme ne vous avait pas trompée ? Si ce qu'il vous a dit était la vérité ?

—Oh ! ma mère ! fit Georgette très émue.

—Ainsi, cet homme ne vous a pas dit qui il était ?

—Je lui ai demandé de me dire son nom, mais il a refusé de se faire connaître.

—C'est tout ce qu'il a fait de mieux, pensa Mme Prudence.

Elle reprit à haute voix :

—Georgette, vous rappelez-vous assez ce que vous a dit cet inconnu pour me le répéter ?

—Je ne sais pas, ma mère, mais je vais essayer.

Pendant quelques instants la jeune fille réfléchit, interrogeant sa mémoire. Puis, autant qu'elle put se souvenir, en en rapportant toutefois les détails saillants, elle raconta sa conversation avec Forestier dans la salle du "Faisan doré."

Léonie avait écouté avec la plus grande attention.

—Ma fille, reprit elle, très calme, les révélations que vous a faites cet homme, qui n'a pas voulu se faire connaître, étaient extrêmement intéressantes, et je m'étonne que vous n'y ayez pas attaché plus d'importance, que tout cela vous ait en quelque sorte laissée indifférente.

—Mais... balbutia Georgette.

—Pourtant, reprit Mme Prudence, c'était une brillante perspective qu'on faisait luire à vos yeux.

—Du moment que mon père et ma mère n'existaient plus, que m'importait la fortune que cet homme prétendait me faire rendre ?

—Permettez, ma fille, si peu ambitieuse que vous soyez et si grand que puisse être votre dédain pour la richesse, vous aviez au moins la satisfaction de pouvoir dire à Paul : "Je ne suis plus une jeune fille pauvre et j'ai un nom !"

—Alors, ma mère, vous le savez, je croyais que Paul ne m'aimait pas, que je ne le reverrais plus. J'avais le désespoir dans l'âme !

—Oui, je comprends dans quelle situation d'esprit vous deviez être.

—J'étais si malheureuse que j'aurais voulu être morte !

—Avez-vous parlé à Paul des révélations de l'inconnu ?

—Oui, ma mère.

—Ah !... Et qu'a-t-il dit ?

—Il s'est mis à rire ; pour lui, rien de cela n'était sérieux ; j'avais eu affaire à un commis-voyageur qui, connaissant une partie de mon histoire, avait voulu s'amuser un instant.

—Eh bien, ma fille, vous avez eu tort et Paul aussi de ne pas attacher à la chose toute l'importance qu'elle méritait. J'ignore quelles pouvaient être les intentions de l'homme que vous avez vu à Montlhéry, mais ce qu'il vous a dit est la vérité.

Georgette sursauta, et une rougeur subite envahit son visage.

—Quoi ! s'exclama-t-elle, je suis née en Espagne et je m'appelle Thérèse ?

—Oui, oui !

—Mes parents étaient riches et l'on s'est emparé de mon héritage ?

—Oui, ma fille, oui !

—Mon Dieu ! mais comment savez-vous ?...

—Ma chérie, vous savez combien est grande mon affection pour vous ?

—Oui ! oui.

—Était-il possible, étant donné le vif intérêt que je vous porte, et sachant comment les époux Reboul vous avaient recueillie toute petite, que je n'employasse pas tous les moyens possibles pour pénétrer le mystère de votre naissance ?

—Et vous êtes parvenue à découvrir qui étaient mes parents ?

—Oui, ma chère enfant. Votre distinction, l'élévation de vos sentiments et de vos idées me disaient que vous deviez appartenir à une famille d'un haut rang, et puis le caractère de votre beauté me faisait supposer que vous étiez d'origine espagnole. Ce fut donc en Espagne que je fis faire des recherches. Grâce aux renseignements qui m'ont été fournis et à d'autres que j'ai dus au hasard, j'ai acquis la certitude que vous appartenez à une noble famille d'Espagne et que vous serez un jour héritière d'une énorme fortune.

—Hélas ! soupira la jeune fille, mon père et ma mère n'existent plus !

—Attendez, ma fille, je voudrais vous donner un bonheur complet, malheureusement je ne le peux pas : votre mère est morte peu de temps après votre naissance, mais vous avez encore votre père.

—Mon père existe ! s'écria Georgette, dont le front s'était irradié ; ah ! voilà qui est tout pour moi !

Puis, d'une voix mouillée de larmes :

—Je le verrai, n'est-ce pas ?

—Oui, bientôt.

—Mon père, mon père ! prononça la jeune fille d'une voix étouffée et les mains jointes.

Après un silence, elle reprit avec une sorte d'exaltation.

—Voir mon père et me sentir dans ses bras ! Cette espérance fait tressaillir tout mon être... En m'admettant à partager votre tendresse avec Paul, vous avez acquis des droits à mon éternelle reconnaissance ; mais à présent, à présent !...

—Je ne demande pas autre chose que de voir votre bonheur.

—Ah ! il sera grand !... Mon père, mon père ! comme je vais l'aimer ! Mais où est-il ? en Espagne ?

—Non, il est en ce moment à Paris.

Georgette pâlit, et d'une voix hésitante :

—Ne me repoussera-t-il pas ? demanda-t-elle.

—N'ayez pas cette crainte, ma chère petite ; votre père vous cherche et sera heureux de retrouver sa fille.